

Groupement de textes et de documents

TEXTE 1 : André Thevet, *Les singularités de la France antarctique autrement nommée Amérique 1557*

Chapitre LXIII : Abordement¹ de quelques Espagnols en une contrée où ils trouvèrent des Amazones

Lesdits Espagnols firent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent en une contrée où il se trouva des Amazones : ce que l'on n'eût jamais estimé parce que les Historiographes n'en ont fait aucune mention pour n'avoir pas eu la connaissance de ces pays naguère trouvés. Quelques-uns pourraient dire que ce ne sont Amazones, mais quant à moi, je les estime telles, attendu qu'elles vivent tout ainsi comme ont vécu, d'après ce que nous savons, les Amazones de l'Asie. [...]

En cette contrée elles sont séparées d'avec les hommes et ne les fréquentent que bien rarement, comme quelquefois en secret la nuit ou à quelque autre heure déterminée. Ce peuple habite dans de petites logettes et dans des cavernes contre les rochers, vivant de poissons ou de quelques sauvagines², de racines et de quelques bons fruits que produit ce terroir. Elles tuent leurs enfants mâles dès qu'elles les ont mis au monde ; ou bien elles les remettent entre les mains de celui auquel elles pensent qu'il appartient. Si c'est une femelle, elles la gardent avec elles, exactement comme faisaient les premières Amazones.

Elles font la guerre ordinairement contre quelques autres nations, et traitent fort inhumainement ceux qu'elles peuvent prendre en guerre. Pour les faire mourir, elles les pendent par une jambe à quelque haute branche d'un arbre et après l'avoir ainsi laissé quelque espace de temps, quand elles y retournent, si par cas extraordinaire il n'est pas trépassé, elles tireront dix mille coups de flèches et elles ne le mangent pas comme les autres sauvages, mais le passent par le feu jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendres. Davantage, quand ces femmes approchent pour combattre, elles poussent des cris horribles et merveilleux pour épouvanter leurs ennemis.

De l'origine de ces Amazones dans ce pays, il n'est pas facile d'écrire en toute certitude. Certains sont d'avis qu'après la guerre de Troie où elles allèrent (comme déjà nous avons dit) sous la conduite de Penthésilée, elles se dispersèrent ainsi de tous côtés. Les autres, qu'elles étaient venues de certains lieux de la Grèce en Afrique, d'où un roi assez cruel les chassa à son tour. Nous avons plusieurs histoires à ce sujet, et aussi sur leurs prouesses au fait de la guerre et sur quelques autres femmes, ce que je laisserai pour continuer notre principal propos, comme nous le démontrent assez les histoires anciennes, tant grecques que latines. Il est vrai que plusieurs auteurs n'en ont écrit quasiment que par une manière d'acquit.

Questions :

1. Thevet a-t-il lui-même rencontré les Amazones dont il parle ?
2. Comment Thevet justifie-t-il que ce peuple était jusqu'alors inconnu ?

¹ Escalier

² Bêtes sauvages

3. Comment ces Amazones sont-elles décrites ?
4. Comment Thevet résout-il la question de l'origine des Amazones en Amérique ?
5. À quelle autorité se réfère-t-il ?



Image 1 - Amazones exécutant des Africains, pendus par les pieds

TEXTE 2 : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil 1578*

Chapitre VIII : Du naturel, stature, nudité, disposition et ornement du corps, tant des hommes que des femmes sauvages brésiliens

En premier lieu donc (afin de commencer par le principal et de poursuivre avec ordre) les sauvages de l'Amérique, habitant la terre du Brésil, nommés *Toüoupinambaoults*, avec lesquels j'ai demeuré environ un an et que j'ai fréquentés familièrement, n'étant point plus grands, plus gros, ou plus petits de stature que nous sommes en Europe, n'ont le corps ni monstrueux ni prodigieux par rapport nôtre. Mais ils sont plus forts, plus robustes et replets, plus dispos, moins sujets aux maladies ; et il n'y en a même presque point de boiteux, de borgnes, de contrefaits, ni infirmes parmi eux. De plus, bien que plusieurs parviennent jusqu'à l'âge de cent ou cent vingt ans (car ils savent bien ainsi retenir et compter leur âge en lunes), il n'y en a peu qui en leur vieillesse aient les cheveux blanc ni gris. Choses qui montrent certainement le bon air et le bon climat de leur pays, dans lequel, comme je l'ai dit ailleurs, sans gelées ni froidures, les bois, les herbes et les champs sont toujours verdoyants, mais aussi (tous ces gens buvant vraiment à la fontaine de Jouvence) le peu de soin et de souci qu'ils ont des choses de ce monde.

HLP - Première S2 : Les représentations du monde

Et, de fait, comme je le montrerai encore plus amplement ensuite, ils ne puisent, en quelque façon que ce soit en ces sources fangeuses, ou plutôt pestilentielles, dont découlent tant de ruisseaux qui nous rongent les os, nous sucent la moelle, nous affaiblissent le corps, nous consomment l'esprit, bref, nous empoisonnent et nous font mourir avant notre heure, à savoir la provocation, la cupidité qui en procède, les procès et les brouilles, la jalousie et l'ambition ; rien de tout cela ne les torture, ne les domine, aucune de ces passions ne les anime.

Quant à leur couleur naturelle, en raison de la région chaude où ils habitent, n'étant pas noirs, ils sont seulement basanés, comme vous le diriez des Espagnols ou des Provençaux.

Du reste, chose non moins étrange que difficile à croire pour ceux qui ne l'ont pas vue, les hommes comme les femmes et les enfants, non seulement sans cacher aucune partie de leur corps, mais aussi sans en montrer aucun signe d'en avoir honte ni vergogne, demeurent et vont habituellement aussi nus qu'ils sortent du ventre de leur mère. Et cependant loin s'en faut, comme quelques-uns le pensent, et d'autres veulent le faire croire, qu'ils soient velus ni couverts de poils. [...]

De plus, nos Américain ayant quantité de poules communes, d'une espèce donnée par les Portugais, plument souvent les blanches et avec quelques outils de fer, depuis qu'ils en ont, et auparavant avec des morceaux tranchants, ils découpent plus fin que de la chair à pâté les duvets et les petites plumes, et après les avoir fait bouillir et teindre en rouge avec du bois de Brésil, [...] ils s'en couvrent, s'emplument et se charment le corps, les bras et les jambes ; si bien que c'est dans cet état qu'ils semblent avoir du poil follet comme les pigeons et autres oiseaux sortis de l'œuf. Et il est vraisemblable que certains voyageurs de nos contrées les ayant vus à leur arrivée dans cette terre parés de cette façon, s'en étant retourné sans les connaître mieux, annoncèrent et firent courir le bruit que les sauvages étaient velus ; mais comme je l'ai dit ci-dessus, ils ne le sont pas au naturel, et par conséquent c'était une erreur et une chose admise à la légère. [...]

Finalement, bien que, pendant ce séjour d'un an environ que j'ai passé en ce pays là, j'aie été très curieux de contempler et les grands et les petits, de sorte que j'ai le sentiment que je les vois toujours devant mes yeux et que j'en aurai toute ma vie l'idée et l'images en mon entendement, malgré cela, parce que leurs gestes et contenance sont si dissemblables des nôtres en tout, je confesse avoir du mal à les bien représenter ni par écrit, ni même par peinture. Ainsi pour avoir ce plaisir, il faut les voir et visiter en leur pays. [...]

Avant de clore ce chapitre, ce sujet appelle une réponse, tant à ceux qui ont écrit qu'à ceux qui pensent que la fréquentation de ces sauvages tout nus, et surtout des femmes, incite à la lubricité et à la paillardise. Sur ce sujet, je dirai en un mot que bien qu'il soit vrai qu'apparemment il n'y a que trop d'occasions de juger qu'en plus de l'inconvenance du spectacle de ces femmes nues, cela semble aussi servir d'une sorte d'appât quotidien à la convoitise, cependant, pour en parler selon ce qu'on a généralement vu alors, cette nudité si grossière chez cette femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne le penserait. Et, par conséquent, je soutiens que les toilettes, les fards, les fausses perruques [...] les robes sur robes et autres infinies bagatelles avec lesquelles

les femmes et les filles de chez nous se déguisent et dont elles n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité habituelle des femmes sauvages, qui cependant ne sont pas moins belles que les autres. [...] Mais ce que j'ai dit de ces sauvages est, pour montrer qu'en les condamnant si austèrement, de ce que sans nulle vergogne ils vont ainsi le corps entièrement découvert, nous excédant en l'autre extrémité, c'est-à-dire en notre luxe, nos superfluités et excès en habits, ne sommes guères plus louables. Et plût à Dieu, pour mettre fin à ce point, que chacun d'entre nous, plus pour l'honnêteté et nécessité, que pour la gloire et mondanité, s'habillât modestement.

Questions :

1. Quelles erreurs l'auteur rectifie-t-il au sujet de l'apparence des Toüoupinambaoultis ? D'où viennent ces erreurs ? En quoi Léry semble plus qualifié pour parler de ces sauvages ? De quelles limites a-t-il pourtant conscience ?
2. Quelles sont les deux causes identifiées par l'auteur qui justifient l'état physique des Toüoupinambaoultis ?
3. Que ce soit sur le plan physique, comme sur le plan moral, quel est l'élément de comparaison auquel Léry se réfère ? Cette référence permet-elle un discours objectif ?
4. Pourquoi la nudité des sauvages est-elle difficilement crédible ? Quel préjugé les lecteurs pourraient avoir à ce sujet ? Quelle réponse Léry fait-il ?
5. Montrer en quoi la nudité de sauvages permet à Léry de dresser une critique de sa propre culture.
6. Quelle est la principale différence entre le texte de Léry et celui de Thevet ?

TEXTE 3 : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil 1578*

Chapitre XV : Comment les Américains traitent leurs prisonniers de guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.

Il reste maintenant à savoir comment les prisonniers pris en guerre sont traités au pays de leurs ennemis. Dès qu'ils y sont donc arrivés, ils sont non seulement nourris des meilleures viandes qu'on peut trouver, mais aussi on donne des femmes aux hommes [...], celui qui aura un prisonnier ne faisant même pas de difficulté pour lui donner sa fille ou sa sœur en mariage. [...] Néanmoins après les avoir engraisés, comme des porceaux dans l'auge, ils sont finalement assommés et mangés avec les cérémonies suivantes.

Premièrement après que tous les villages dans l'entour de celui où sera le prisonnier auront été avertis du jour de l'exécution, homme, femme et enfant et étants arrivés au village de toute part, la matinée se passera à danser, boire et *caouiner*. Même celui qui n'ignore pas qu'une telle réunion se faisant à ses dépens, il devra bientôt être assommé, sera couvert de plumes et loin d'être attristé, au contraire, sautant et buvant sera des plus joyeux. Or, cependant après qu'avec les autres il aura ainsi fait la fête et chanté six ou sept heures durant, deux ou trois des hommes les plus considérés de la troupe l'empoigneront et le lieront par le milieu du corps avec des cordes de coton [...], sans qu'il oppose aucune résistance bien qu'on lui laisse les deux bras libres. Il sera ainsi quelques temps promené en trophée dans le village. Mais pensez-vous encore pour cela (ainsi que le feraient les criminels de chez nous) il en baisse la tête? Pas le moins du monde : car au contraire, avec une audace et une assurance incroyable, se vantant de

ses prouesses passées, il dira à ceux qui le tiennent lié : [...] « j'ai assommé et *boucané* tes frères, bref ajoutera-t-il d'une manière générale, j'ai mangé tant d'hommes de femmes voir d'enfants *toüoupinambaoults*, que j'ai pris en guerre, que je n'en saurais dire le nombre et, du reste, ne doutez pas que pour venger ma mort, les *Margajas* auquel j'appartiens en mangeront encore ensuite autant qu'ils pourront attraper ». [...] après ces contestations, et le plus souvent tandis qu'ils se parlent encore, celui qui est là tout près à faire ce massacre, lève alors sa massue de bois avec les deux mains, et donne [...] un coup d'une si grande force sur la tête du pauvre prisonnier, qu'exactement de la même façon que les bouchers assomment les bœufs chez nous, j'en ai vu qui, du premier coup tombaient tout à fait raides morts, sans remuer ensuite bras ni jambe.

Alors, aussitôt que le prisonnier aura été ainsi assommé [...] les autres femmes, et principalement les vieilles (qui plus désireuses de manger de la chair humaine que les jeunes sollicitent sans relâche tous ceux qui ont des prisonniers de les expédier ainsi rapidement) se présentant avec de l'eau chaude qu'elles ont toute prête, frottent et ébouillantent le corps mort de telle façon qu'en ayant enlevé la première peau, elles le rendent aussi blanc que les cuisiniers de chez nous rendent un cochon de lait prêt à rôtir. Après cela, celui dont il était prisonnier, aidé d'autant d'autres qu'il lui plaira, prenant ce pauvre corps le fendront et le mettront si rapidement en pièces qu'il n'y a boucher de ce pays-ci qui puisse plus vite découper un mouton. Mais outre cela (ô cruauté plus que prodigieuse) exactement de la même manière que les chasseurs de chez nous après qu'ils ont pris un cerf en donnant la curée aux chiens, de la même manière ces barbares afin d'exciter d'autant plus leurs enfants et de les rendre acharnés, les prenant l'un après l'autre, ils leur frottent le corps, les bras, cuisses et jambes du sang de leur ennemi [...]. Alors, tous les morceaux du corps, et même les tripes après être bien nettoyées, sont immédiatement mis sur les *boucans*, auprès desquels, pendant que le tout cuit ainsi à leur mode, les vieilles femmes [...] étant toutes rassemblées pour recueillir la graisse qui dégoutte le long des bâtons de ces grandes et hautes grilles de bois, exhortant les hommes à faire en sorte qu'elles aient toujours de la viande de cette sorte, lèchent leurs doigts et disent *Yguatou*, c'est à dire, il est bon [...].

Quand la chair d'un prisonnier, ou de plusieurs (car ils en tuent quelques fois deux ou trois en un jour) est ainsi cuite, tous ceux qui ont assisté au spectacle du massacre se réjouissent de nouveau autour des *boucans*, sur lesquels avec coup d'œil et regards de fous ils contemplent les morceaux et les membres de leurs ennemis. Quel que soit leur nombre, chacun, s'il est possible, avant de sortir de là en aura son morceau. Non pas cependant comme on pourrait le penser, qu'ils fassent cela pour se nourrir ; car bien que tous avouent que cette chair humaine est merveilleusement bonne et délicate, cependant, c'est plus par vengeance, que pour le goût qu'ils le font (hormis ce que j'ai dit à propos des vieilles femmes en particulier qui en sont si friandes). Leur principale intention est qu'en poursuivant et rongéant ainsi les morts jusqu'aux os, ils suscitent par ce moyen la crainte et l'épouvante des vivants. Et de fait pour assouvir leurs courages cruels, tout ce qui se peut trouver sur les corps de tels prisonniers, depuis les extrémités des orteils jusqu'au nez, aux oreilles et au sommet de la tête, est entièrement mangé par eux ; j'excepte toutefois la cervelle à laquelle ils ne touchent point.

Questions :

1. Relevez dans texte tous les marques du respect accordé au prisonnier.
2. Relevez dans texte toutes les comparaison proposées par Léry entre le prisonnier et un animal.
3. Quelles sont les étapes de la cérémonie ?
4. Quel rôle y joue le prisonnier ? Quel est la finalité de sa harangue ?
5. Quel sens les Indiens donnent-ils à cette cérémonie ?



Image 2 - Gravure de T. de Bry illustrant une édition de l'*Histoire* de Léry de 1592

Questions sur l'image 2 :

1. À quelle scène assistons-nous ? Décrivez ce que vous voyez.
2. Comment l'image est-elle organisée ?
3. Qu'est-ce qui semble barbare dans cette image ?
4. Quel est alors le sens du mot « barbare » ?
5. Qu'est-ce qui dans cette image montre pourtant qu'il s'agit d'une société humaine organisée et possédant une culture ?
6. Selon vous, cette image décrit-elle fidèlement une pratique culturelle ayant existé ?
7. Comparez l'image 2 à l'image 1. Quelles sont les différences notables entre elles ?
8. Quelles ont pu être les conséquences de telles images sur les premiers lecteurs de ces récits ?
9. Laquelle des deux images vous paraît plus vraie ? Pourquoi ?

TEXTE 4 : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil 1578*

Chapitre XIII : Des arbres, herbes, racines et fruits exquis que produit la terre du Brésil

Au reste, parce que nos Toüoupinambaoults sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir leur Arabotan, c'est-à-dire, bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux, qui sur cela me fit telle demande : Que veut dire que vous autres Mairs et Peros, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin quérir du bois pour vous chauffer ? n'en y a-t-il point en votre pays ? À quoi lui ayant répondu que oui, et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, mais (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton, plumages et autres choses) les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain : Voire, mais vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises et de draps rouges, voire même (m'accommodant toujours à lui parler des choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'avez jamais vues par deçà, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays. Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre dit, Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef, Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? À ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux à ses frères, sœurs, ou plus prochains parents. Vraiment, dit lors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud) à cette heure connais-je que vous autres Mairs, c'est-à-dire Français, êtes de grands fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui vous a nourris n'est-elle pas aussi suffisante pour les nourrir ? Nous avons (ajouta-t-il) des parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui nous a nourri les nourrira, sans nous en soucier plus avant nous nous reposons sur cela. Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai oui de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

Questions :

1. Sur quelle question le dialogue entre le sauvage et Jean de Léry est-il initié ?
2. Pourquoi le sauvage ne croit-il pas en l'explication avancée par Léry ?
3. Que signifie Léry en affirmant que les sauvages « sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout » ? Que doit-il dès lors supposer chez eux comme capacités ?
4. Que suppose pourtant Léry au sujet du sauvage en affirmant : « lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud » ?
5. Où réside selon le sauvage la folie des Européens ?
6. Quelle conception alternative le sauvage propose-t-il implicitement du travail, du commerce et de la richesse ?

TEXTE 5 : Montaigne, *Essais* 1580

Livre I, ch. 31 : Des cannibales

Je trouve maintenant, pour en revenir à mon sujet, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage dans cette nation, d'après ce que l'on m'en a dit, sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas dans ses coutumes, de même que, en vérité, nous n'avons pas d'autre point de mire pour la vérité et la raison que l'exemple et l'image des opinions et des usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, le parfait gouvernement, le parfait et incomparable usage de toutes choses. [Ces hommes-là] sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits que la nature a produits d'elle-même et dans sa marche ordinaire, tandis que, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par nos procédés et détournés de l'ordre habituel que nous devrions plutôt appeler sauvages. [...] Ainsi donc ces nations me semblent barbares parce qu'elles ont été fort peu façonnées par l'esprit humain et parce qu'elles sont encore très voisines de leur état originel. Les lois naturelles, fort peu abâtardies par les nôtres, sont encore leurs commandements.

Questions :

1. Quelles sont les définitions courantes des mots « barbare » et « sauvage » ?
2. Quelle nouvelle définition du mot « barbare » Montaigne propose-t-il ?
3. Quelle conséquence peut-on en tirer en ce qui nous concerne ?
4. Comment Montaigne justifie-t-il que nous jugions les autres comme barbares ?
5. En quel sens selon Montaigne les hommes des autres cultures peuvent-ils être qualifiés de « sauvages » ?
6. Qui sont d'après lui les vrais sauvages (au sens courant du terme) ?
7. Pourquoi Montaigne finit-il par revaloriser ces « sauvages » ?
8. N'est-ce pas une revalorisation paradoxale ?

TEXTE 6 : Lévi-Strauss, *Tristes tropiques* 1955

Je voudrais avoir vécu au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit [...] Une fois entamé, le jeu des conjectures n'a plus de fin. Quand fallait-il voir l'Inde, à quelle époque l'étude des sauvages brésiliens pouvait-elle apporter la satisfaction la plus pure, les faire connaître sous la forme la moins altérée ? Eût-il mieux valu arriver à Rio au XVIIIe siècle avec Bougainville ou au XVIe avec Léry et Thevet ? Chaque siècle en arrière me permet de sauver une coutume, de gagner une fête, de partager une croyance supplémentaire. Mais je connais trop les textes pour savoir qu'en m'enlevant un siècle, je renonce à des informations et à des curiosités propres à enrichir ma réflexion. Et voici, devant moi, le cercle infranchissable : moins les cultures humaines étaient en mesure de communiquer entre elles et donc de se corrompre par leur contact, moins aussi leurs émissaires respectifs étaient capables de percevoir la richesse et la signification de cette diversité. En fin de compte, je suis prisonnier d'une alternative : tantôt voyageur ancien, confronté à un prodigieux spectacle dont tout ou presque lui échappait - pire encore inspirait raillerie et dégoût ; tantôt voyageur, moderne courant après les vestiges d'une réalité disparue. Sur

ces deux tableaux, je perds et plus qu'il ne semble : car moi qui gémiss devant des ombres, ne suis-je pas imperméable au vrai spectacle qui prend forme en cet instant, mais pour l'observation duquel mon degré d'humanité manque encore du sens requis ? Dans quelques centaines d'années, en ce même lieu, un autre voyageur, aussi désespéré que moi, pleurera la disparition de ce que j'aurais pu voir et qui m'a échappé. Victime d'une double infirmité, tout ce que j'aperçois me blesse, et je me reproche sans relâche de ne pas regarder assez.

Questions :

1. Faites une recherche sur la profession qui fut celle de Lévi-Strauss ? En quoi consiste-t-elle ?
2. Quel souhait formule-t-il au début du texte et pourquoi ?
3. À quel problème ce souhait le conduit-il ?
4. Quel paradoxe Lévi-Strauss formule-t-il alors ?
5. Selon l'auteur qui sera le plus à même de comprendre notre monde contemporain, ses pratiques, ses mentalités, ses institutions, etc. ?

TEXTE 7 : Lévi-Strauss, *Nous sommes tous des cannibales* 2013

Aucun ethnologue sérieux ne conteste la réalité du cannibalisme, mais tous savent aussi qu'on ne peut le réduire à sa forme la plus brutale consistant à tuer des ennemis pour les manger. Cette coutume a certes existé, ainsi au Brésil où – pour m'en tenir à ce seul exemple – quelques voyageurs anciens, et les Jésuites portugais qui, au XVI^e siècle, vécurent pendant des années parmi les Indiens et parlaient leur langue, en furent les très éloquents témoins. À côté de cet exo-cannibalisme, il faut faire sa place à un endo-cannibalisme qui consiste à consommer en grande ou très petite quantité, à l'état frais, putréfié ou momifié, la chair soit crue, soit cuite ou carbonisée de parents défunts. Aux confins du Brésil et du Venezuela, les Indiens Yanomami, malheureuses victimes, on le sait, des exactions des chercheurs d'or qui ont envahi leur territoire, consomment encore aujourd'hui les os préalablement pilés de leurs morts. Le cannibalisme peut être alimentaire (en période de pénurie ou par goût pour la chair humaine) ; politique (en châtement des criminels ou par vengeance contre les ennemis) ; magique (pour assimiler les vertus des défunts ou, au contraire, pour éloigner leur âme) ; rituel (s'il relève d'un culte religieux, d'une fête des morts ou de maturité, ou pour assurer la prospérité agricole). Il peut enfin être thérapeutique comme l'attestent de nombreuses prescriptions de la médecine antique, et en Europe même dans un passé qui n'est pas si lointain. Les injections d'hypophyse et les greffes de matières cérébrales, dont j'ai parlé, les transplantations d'organes devenues pratique courante aujourd'hui relèvent indiscutablement de cette dernière catégorie. Si variées sont donc les modalités du cannibalisme, si diverses ses fonctions réelles ou supposées, qu'on en vient à douter que la notion de cannibalisme, telle qu'on l'emploie couramment, puisse être définie de façon quelque peu précise. Elle se dissout ou s'éparpille dès qu'on tente de la saisir. Le cannibalisme en soi n'a pas une réalité objective. C'est une catégorie ethnocentrique : il n'existe qu'aux yeux des sociétés qui le proscrivent. Toute chair, quelle qu'en soit la provenance, est une nourriture cannibale pour le bouddhisme qui croit en l'unité de la vie.

À l'inverse, en Afrique, en Mélanésie, des peuples faisaient de la chair humaine une nourriture comme une autre, sinon parfois la meilleure, la plus respectable, qui seule, disaient-ils, « a un nom ». Les auteurs qui nient l'existence présente et passée du cannibalisme prétendent que sa notion fut inventée pour creuser encore davantage le fossé entre les sauvages et les civilisés. Nous attribuerions faussement aux premiers des coutumes et des croyances révoltantes afin de nous donner bonne conscience et de nous confirmer dans la croyance en notre supériorité. Invertissons cette tendance et cherchons à percevoir dans toute leur extension les faits de cannibalisme. Sous des modalités et à des fins extraordinairement diverses selon les temps et les lieux, il s'agit toujours d'introduire volontairement, dans le corps d'êtres humains, des parties ou des substances provenant du corps d'autres humains. Ainsi exorcisée, la notion de cannibalisme apparaîtra désormais assez banale. Jean-Jacques Rousseau voyait l'origine de la vie sociale dans le sentiment qui nous pousse à nous identifier à autrui. Après tout, le moyen le plus simple d'identifier autrui à soi-même, c'est encore de le manger. En dernière analyse, si les voyageurs dans des terres lointaines se sont facilement inclinés, et non sans complaisance, devant l'évidence du cannibalisme, c'est que sous cette forme généralisée qui permet seule d'embrasser la totalité du phénomène, le concept du cannibalisme et ses applications directes ou indirectes, sont le fait de toutes les sociétés.

Questions :

1. Quelles sont les deux formes de cannibalisme distinguées par Lévi-Strauss ?
2. Quelle typologie propose-t-il des formes de cannibalisme ?
3. Cette pratique culturelle ne concerne-t-elle que les cultures étrangères de pays lointains ?
4. Dans quelles pratiques contemporaines, l'ethnologue repère-t-il une forme de cannibalisme ?
5. Quelle conclusion est-il dès lors en mesure de tirer au sujet même du cannibalisme ? Vous appuierez votre réponse sur les deux exemples contradictoires mobilisés par l'auteur.
6. Quelle instrumentalisation aurait été faite dans le passé du cannibalisme ?
7. Que propose l'auteur en retour et quelle est dès lors sa conclusion ?

TEXTE 8 : Didier Daeninckx, *Cannibale* 1998

Je m'appelle Gocéné, je suis né à Canala mais les hasards de la vie m'ont fait découvrir les hautes vallées de la Hienghene, et c'est là que sont les miens, aujourd'hui. Il y a très longtemps, j'étais aussi jeune, aussi nerveux que vous deux, j'ai été désigné par le chef du village, avec une vingtaine de garçons et moitié moins de filles, pour aller à Nouméa. Nous ne savions pas pourquoi... Les soldats nous ont escortés jusqu'à La Foa. Deux jours de marche par la route charretière. Là, des camions nous attendaient. Nous sommes descendus à Nouméa où nous avons rejoint d'autres Kanaks venus des îles d'Ouvéa, de Lifou, de Maré... Nous étions plus d'une centaine. On dormait dans un immense hangar à fruits, sur le port, quand le grand chef Boula nous a réveillés pour nous présenter un Français, l'adjoint du gouverneur Joseph Guyon. Il a commencé par nous appeler « mes amis », et tout le monde s'est méfié. Il a rendu hommage à nos pères, à

HLP - Première S2 : Les représentations du monde

nos oncles qui étaient allés sauver la mère patrie d'adoption, pendant la Grande Guerre, avant de nous annoncer que nous partirions dès le lendemain pour l'Europe.

- Ce voyage est la chance de votre vie. Grâce à la Fédération française des anciens coloniaux qui a intercédé auprès de M. le gouverneur, la Nouvelle-Calédonie tiendra toute sa place au cœur de la prochaine Exposition coloniale. Après de vos frères en voie de civilisation, d'Afrique, d'Asie, d'Amérique, vous représenterez la culture ancestrale de l'Océanie. Vous montrerez par vos chants, vos danses, que coloniser ce n'est pas seulement défricher la jungle, construire des quais, des usines, tracer des routes, c'est aussi gagner à la douceur humaine les cœurs farouches de la savane, de la forêt ou du désert...

Nous avons embarqué le 15 janvier 1931, sur le Ville de Verdun. Nous vivions sur le troisième pont, comme des passagers de dernière catégorie. Il faisait trop chaud le jour, trop froid la nuit, et plusieurs d'entre nous ont contracté la malaria lors d'une escale aux Nouvelles-Hébrides. Il y a eu trois morts si mes souvenirs sont exacts, dont Bazit, un kanak albinos de Wé. L'équipage a jeté leurs corps à la mer sans nous laisser le temps de leur expliquer que l'on naît pour vivre avec les vivants et que l'on meurt pour vivre avec les morts. Les morts ne peuvent vivre dans l'océan, ils ne peuvent pas retrouver leur tribu... Nous sommes arrivés à Marseille au début du mois d'avril, sous la pluie. Des autocars militaires attendaient sur le quai de la Joliette pour nous conduire directement à la gare Saint-Charles. Je ne connaissais que la brousse de la Grande-Terre, et d'un coup je traversais l'une des plus vastes villes de France...[...].

À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa. Nous n'avons pas eu le droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. [...] Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du 2ème mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos : Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie. [...]

Questions :

1. Faites une recherche pour comprendre ce qu'est une « Exposition coloniale » : quand et où ont-elles eu lieu ? Quelles étaient leur fonctions ? Ont-elles eu du succès ?
2. Comment l'adjoint du gouverneur Joseph Guyon présente-t-il le projet colonial français ?

3. Relevez le paradoxe en jeu dans son discours.
4. Expliquez la conflit de valeurs culturelles en jeu lors des funérailles sur le bateau.
5. Où les Kanaks sont-ils installés ?
6. Que leur demande-t-on et pourquoi ?
7. Que révèle le récit de Gocéné, le narrateur, au sujet des gestes et comportements que les Kanaks doivent adopter ?

TEXTE 9 : François Jullien, *De l'universel* 2011

La légitimité universelle des droits de l'homme viendrait-elle seulement du fait que le mode de vie occidental, né du développement à la fois de la science et du capitalisme, a fini par s'imposer dans le reste du monde et qu'il est désormais nécessaire – ou fatal – d'adopter l'idéologie des rapports humains, à la fois sociaux et politiques, qui vont de pair avec cette transformation ? [...] La capacité universalisante des « droits de l'homme » tient encore à cet autre fait : leur portée négative (du point de vue de ce contre quoi ils se dressent) est infiniment plus ample que leur extension positive (du point de vue de ce à quoi ils adhèrent) [...] ils sont un instrument incomparable, en revanche pour dire non et protester : pour marquer un cran d'arrêt dans l'inacceptable, caler sur eux une résistance. [...] Or que cette fonction négative, insurrectionnelle, l'emporte sur la dimension positive de la notion, rejoint la fonction plus générale qui fait, à mes yeux, la vocation de l'universel : celle de rouvrir une brèche dans la totalité [...] satisfaite, et d'y relancer l'aspiration. [...] En traitant d'*universalisant*, j'ouvre une déviation dans nos mots en vue d'exprimer à la fois deux choses : au lieu de supposer aux droits de l'homme une universalité qu'ils possèderaient d'emblée, par une sorte d'innéisme conceptuel, ou transcendantalisme inspiré de celui de la nature humaine, l'universalisant donne à entendre, par son gérondif, que de l'universel s'y trouve en cours, en marche, en procès (ce qui n'est pas achevé), en voie de se réaliser.

Questions :

1. Faites une recherche pour définir ce qu'on entend par « droits de l'homme ». Donnez un exemple d'une déclaration des droits de l'homme et de l'un de ses articles.
2. Par définition à qui de tels droits sont-ils accordés ? Prennent-ils en considération la diversité culturelle telle qu'elle a été étudiée dans les textes précédents ?
3. Quelle hypothèse l'auteur fait-il quant à la légitimité des droits de l'homme ? Qu'en conclure quant à leur « universalité » ?
4. Quel est d'après François Jullien l'intérêt premier de l'idée de droit de l'homme ? Quelle peut être leur fonction principalement ?
5. Pourquoi préfère-t-il parler d'« universalisant » plutôt que d'« universel » ?